DISSERTATION

N° 132.

SUR

L'HYGIÈNE DES NOUVELLES ACCOUCHÉES;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 18 juin 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JOSEPH POLLET, de Seclin,

Département du Nord;

Bachelier ès-lettres.

In morbo, in sanitate vigilet medicus.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMERIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Président.*
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MEILLEURS DES ONCLES,

MESSIEURS

JEAN-BAPTISTE POLLET,

Curé à Ennevelin,

ET LOUIS POLLET,

Chirurgien à Fretin.

O vous qui, après la perte de celui qui me donna le jour, m'avez tenu lieu de père, vous dont les bienfaits ne s'effaceront jamais de ma mémoire, recevez cet hommage public de ma reconnaissance pour les sacrifices nombreux que vous n'avez cessé de faire pour mon instruction et mon bonheur. Heureux si, par mon respect et mon attachement, je puis vous faire oublier les privations que vous vous êtes imposées pour moi, et répandre quelques douceurs sur des jours qui me seront toujours chers!

J. POLLET.

DISSERTATION

SUR

L'HYGIÈNE DES NOUVELLES ACCOUCHÉES.

Y a-t-il un instant qui soit plus digne de la sollicitude du médecin que celui où la femme, cette aimable compagne de l'homme, vient de donner la vie à un nouvel être ? De toutes les fonctions propres au sexe, l'accouchement est celle qui produit le plus de changement dans l'organisme. Les douleurs plus ou moins vives qui accompagnent toujours ce moment de crise, l'état de susceptibilité dans lequel se trouve la nouvelle accouchée, et la rapidité du développement des affections les plus graves, tout alors nous avertit du danger auquel est exposée cette tendre mère, et nous fait un devoir d'écarter d'elle ce qui pourrait lui devenir funeste, afin que ce jour qui, en resserrant des nœuds formés pour le bonheur, doit mettre le sceau à la félicité des deux époux, ne devienne pas un sujet de larmes.

L'hygiène, cette belle partie de la médecine, est la source où nous devons puiser les moyens de rendre moins orageuse la vie d'un sexe auquel le nôtre est redevable de ses plus heureux momens, et de conserver à la société un être qui en fait tout le charme.

Beaucoup de femmes, il est vrai, et de ce nombre sont surtout celles de la campagne, peuvent, par la force de leur constitution,

la bonté de leur tempérament, se passer, jusqu'à un certain point, des règles que je vais tracer, et négliger des précautions que semble devoir exclure leur mâle vigueur; mais aussi combien, chez d'autres, cette omission funeste n'a-t-elle pas fait de victimes ! par quels sacrifices n'ont-elles pas acheté le plaisir d'être mères ! Combien ont à gémir sur leur mauvaise santé, qui s'est altérée à l'époque de leurs couches, et qui ne reconnaît d'autre cause que des écarts dans les règles hygiéniques! Les livres de l'art fourmillent de ces malheureux exemples. D'autres enfin, par un contraste non moins blâmable, reçoivent sans examen ces remèdes incendiaires que se croit autorisée à donner une garde, parce qu'elle ne les a pas vus nuire dans un cas semblable. Ces prétendus remèdes secrets, accrédités par l'ignorance et le funeste empirisme, ont ordinairement pour but de contrarier la nature en empêchant la sécrétion du lait. Le désir de conserver des charmes que l'on croit altérer en nourrissant force d'y avoir recours. Jeunes épouses, quelle est votre erreur ! en vous affranchissant de l'allaitement sans cause légitime, outre que vous transgressez un des devoirs les plus sacrés qui vous soient imposés par la nature, vous compromettez vous-mêmes ces grâces auxquelles vous attachez tant de prix, en vous exposant à perdre la santé par votre imprudence. Que dis-je? votre existence même est mise en péril par ces moyens funestes. Pouvez-vous d'ailleurs présenter à votre époux un tableau plus séduisant et plus propre à vous captiver sa tendresse qu'une mère allaitant son enfant? Votre propre intérêt, celui du petit être qui vous doit l'existence, et qui attend encore un autre gage de votre amour, tout vous porte à écouter la voix sacrée de la nature. Persuadez-vous donc de ces vérités, et les douceurs de la maternité seront pour vous sans mélange.

L'importance du sujet que je traite est, je crois, assez généralement reconnue pour que je n'aie pas besoin de m'y arrêter longtemps. En effet, si nous consultons l'histoire, nous voyons que les peuples de l'antiquité ont toujours eu pour la femme, soit pendant la gestation, soit après l'accouchement, soit même pour celles qui

en étaient victimes, une considération toute particulière. A Carthage, à Athènes, un coupable se dérobait à la rigueur des lois en se réfugiant chez une femme enceinte; à Rome, elles étaient dispensées de se ranger dans la foule lors du passage du magistrat; et lorsqu'elles étaient devenues mères, des couronnes suspendues à leurs portes l'indiquaient au peuple, qui devait respecter cet asile, et s'abstenir d'occasionner le moindre trouble ou du tumulte devant leur demeure. C'est ce qu'a sans doute voulu indiquer Juvénal dans sa neuvième satire, lorsqu'il dit :

..... Foribus suspende coronas,
Jam pater es. . . . . .

Lycurgue rendait aux mères victimes de l'enfantement les mêmes honneurs qu'aux braves morts pour la défense de la patrie; il accordait aux unes et aux autres des inscriptions sépulcrales, distinction qu'il refusait au reste des Spartiates.

Ces exemples, pris dans l'histoire des peuples, nous prouvent la vénération qu'ont toujours inspirée les femmes enceintes et celles qui étaient devenues mères. Ce dernier état surtout, celui dont je vais seul m'occuper, mérite souvent d'autant plus l'attention du médecin, que l'accouchement aura été plus heureux; car alors la femme, croyant n'avoir rien à redouter, négligera toute précaution.

Mon intention n'est pas de représenter ici la nouvelle accouchée comme essentiellement malade; elle ne l'est pas en effet; seulement elle est plus exposée à le devenir.

Avant de passer à la description des règles que doit suivre la nouvelle accouchée, je vais donner une description succincte des principaux phénomènes que l'on remarque pendant les premiers instans qui suivent la délivrance.

La femme, aussitôt après la sortie de l'enfant, éprouve un état de bien-être difficile à dépeindre, et qui contraste d'une manière

manifeste avec les douleurs qu'elle vient d'éprouver. Ses premiers regards sont pour son enfant ; elle le contemple avec empressement ; sa figure, sur laquelle se peignait la douleur, ne respire plus que la joie et le bonheur d'être mère ; les yeux fixés sur l'objet de sa tendresse, tout, jusqu'à son époux, semble lui être devenu étranger. Elle..... mais ce moment ne saurait être rendu. O Rubens, s'écrie le célèbre *Roussel*, je laisse à ton pinceau le soin de rendre cet état touchant où les dernières impressions d'une douleur qui s'éteint se mêlent encore, dans la femme, à la sérénité de la joie la plus pure ; où l'abattement, produit par des souffrances qui viennent de cesser, n'est point encore effacé par les plus doux sentimens qui puissent remplir l'âme ; où la crainte, assez naturelle quand on souffre, de perdre le jour, vient faire place au plaisir délicieux de la vie donnée à un nouvel être.

Une espèce d'accablement ou de lassitude, suite ordinaire de toutes les grandes secousses, succède bientôt à l'excitation générale produite par le travail de l'enfantement. Le pouls, qui était petit, concentré, se relève ; la chaleur se ranime, une moiteur salutaire se déclare, et la femme goûte bientôt les douceurs d'un sommeil réparateur. Ce bien-être si nécessaire ranime les puissances de la vie ; l'utérus revient sur lui-même, diminue d'ampleur, et se fait bientôt sentir, au-dessus des pubis, sous la forme d'une boule dure, plus ou moins volumineuse. La présence de ce dernier symptôme est essentielle ; car son absence peut indiquer le renversement du fond de cet organe, ou un état d'inertie qui peut occasionner une hémorrhagie inquiétante.

Des douleurs plus ou moins vives, connues sous le nom de *tranchées*, se manifestent quelquefois. Ces douleurs, peu ordinaires après un premier accouchement, communes au contraire à la suite des autres, sont produites par l'engorgement des parois de l'utérus, ou par la présence d'un caillot, ou la rétention d'une portion de placenta dans la cavité de cet organe.

Pendant les premiers jours, il se fait par la vulve un écoulement sanguin assez abondant, dont la couleur et la quantité diminuent insen-

siblement. Cet écoulement change bientôt de nature, devient séreux, et ensuite purulent ; et, selon ces différens états, prend le nom de *lochies* sanguines, séreuses et puriformes. La durée et la quantité de cet écoulement varient suivant les différens sujets.

Telle est la série de phénomènes que l'on remarque après un accouchement naturel. Je vais passer maintenant à la description des règles hygiéniques que doit suivre la nouvelle accouchée pour éviter les divers accidens auxquels l'expose sa susceptibilité nerveuse. Je suivrai dans cette description la division établie par M. le professeur *Hallé*.

CHAPITRE PREMIER.

Applicata.

La femme doit, après l'accouchement, rester quelques instans sur le lit de douleur ; et ce n'est que lorsque l'utérus est suffisamment dégorgé, lorsque le sang ne sort plus qu'en petite quantité, que l'on doit la transporter sur le lit où elle doit passer le temps de ses couches. L'accoucheur, pendant cet intervalle, pratique avec la main quelques frictions sur la région hypogastrique, et il les réitère de temps en temps pour faciliter le retour de l'utérus sur lui-même, aider son dégorgement, et prévenir la formation des caillots, dont la présence occasionne souvent des tranchées plus ou moins vives.

Lorsque l'écoulement sanguin a cessé, on débarrasse la femme de ses vêtemens qui ont été mouillés par le sang et par la sueur, pour leur en substituer d'autres bien secs. Les différentes saisons, l'habitude, la susceptibilité individuelle, sont autant de circonstances qui doivent en faire varier la nature : je ne puis donc à cet égard prescrire de règle générale.

On recouvre les seins d'une serviette molle et légèrement chaude. Ce moyen, par la douce chaleur qu'il entretient dans ces parties, a

l'avantage de les préserver de l'impression du froid, et de favoriser la sécrétion du lait.

On place autour de l'abdomen un bandage de corps médiocrement serré; l'utilité de ce moyen ne peut être contestée : par la pression médiate qu'il exerce sur l'utérus, il modère le cours du sang vers cet organe, et peut ainsi réprimer certaines pertes qui arrivent après l'accouchement. Il est très-propre à prévenir le boursoufflement des intestins, et les hernies auxquelles prédispose la distension qu'ont éprouvée les parois abdominales. Enfin, comme l'a remarqué *Baudelocque*, il favorise le dégorgement de l'utérus.

Mais ce bandage ne doit être appliqué qu'avec la plus grande circonspection; il doit n'exercer qu'une pression légère, et n'être serré que graduellement, à mesure que l'utérus diminue de volume; car, autrement, il pourrait occasionner une inflammation de cet organe, ou tout autre accident redoutable. Je ne puis donc que blâmer l'usage où sont certaines femmes de se serrer fortement le ventre, dans l'intention de faire disparaître les rides et vergetures, résultats de la distension des veines de cette partie. Ce moyen est incapable de leur procurer l'effet qu'elles espèrent, et peut leur devenir funeste.

Il en est de même du bandage que quelques-unes serrent fortement autour de la poitrine, dans la vue d'empêcher le lait de se porter aux mamelles, et d'en conserver la forme et la beauté : elles paient souvent bien cher l'agrément qu'elles recherchent par des moyens incapables de le leur procurer. *Baudelocque* rapporte un cas où la femme fut victime d'une semblable imprudence.

Si les parties génitales ont beaucoup souffert, qu'elles soient douloureuses, ce qui a lieu surtout après un premier accouchement, on les lavera avec une compresse trempée dans une décoction émolliente. Les lotions avec le vin, les substances astringentes, sont dangereuses, et ne doivent pas être employées dans les premiers temps des couches. On recouvre ensuite les parties génitales d'un linge plié en plusieurs doubles, que l'on a soin de renouveler de temps en temps. Il faut veiller à ce qu'il ne bouche pas entièrement

la vulve, car alors il occasionnerait la rétention des lochies et les accidens qui en sont la suite.

Après cela on transporte la femme dans son lit, que l'on aura eu soin de garnir d'un drap plié en plusieurs doubles, destiné à recevoir l'écoulement qui a lieu par les parties génitales, et de le bassiner, s'il faisait très-froid. Si cependant on avait à redouter une hémorrhagie, on s'abstiendrait de ce dernier moyen, quelle que fût d'ailleurs la rigueur de la saison.

J'ai dit qu'il fallait transporter la femme : en effet, si on lui permettait de marcher pour se rendre elle-même à son lit, on l'exposerait à divers accidens, tels qu'une hémorrhagie, le prolapsus de l'utérus, etc. Le lit devra être plus ou moins couvert, selon la saison, la susceptibilité individuelle; cela, ainsi que les vêtemens de l'accouchée, est très-variable.

Il ne faut pas, comme on le faisait anciennement, attendre une époque déterminée pour permettre à la femme de changer de linge; elle poura, et elle devra même toujours le faire, aussitôt que celui qui la recouvre sera mouillé par la sueur ou les lochies. C'est une erreur de croire qu'il peut en résulter des accidens; c'est, au contraire, un des moyens de les prévenir, pourvu que l'on ait la précaution de tenir bien sec et modérément chaud celui que l'on doit lui substituer.

Lorsque la femme est rétablie, les bains sont souvent très-utiles; ils nettoeint la surface de la peau du sédiment qu'une transpiration abondante y a laissé. Ce moyen ne doit donc pas être négligé.

CHAPITRE II.

Circumfusa.

Le choix de l'appartement que l'on destine à la nouvelle accouchée n'est pas une chose indifférente; car de là dépend presque toujours la salubrité de l'air qu'elle respire et la facilité de le renouveler,

lorsque, par une cause quelconque, il est altéré dans ses propriétés chimiques ou physiques. On devra donc, autant que possible, car souvent on n'a pas la faculté du choix, donner la préférence à une chambre vaste, exposée au nord en été; éviter surtout celles qui avoisinent les lieux d'où s'exhalent des gaz délétères, tels que les marais, les hôpitaux, les tanneries, et enfin tous les endroits qui recèlent des matières animales ou végétales en putréfaction, dont le dégagement peut altérer la pureté de l'air. L'activité reconnue de l'action de quelques-uns de ces miasmes sur l'économie est une raison suffisante pour en préserver avec le plus grand soin la nouvelle accouchée, que sa sensibilité exaltée rend si propre à en éprouver les effets pernicieux.

Il serait imprudent d'habiter un appartement bâti, blanchi ou peint nouvellement; des céphalalgies, des rhumatismes, des coliques et autres accidens semblables peuvent en résulter.

L'air qui entoure la femme peut nuire, non-seulement par les émanations dont il est chargé, mais encore par les qualités physiques dépendant de sa température et de ses vicissitudes. L'air froid dirige les forces de la circonférence au centre, supprime les évacuations : l'air chaud relâche, affaiblit, provoque de grandes sueurs, et dispose aux hémorrhagies. Le passage brusque d'un de ces états à un autre de nature opposée est encore plus à redouter, et une infinité d'affections peuvent en être la suite.

La température de la chambre sera donc modérée, et on y entretiendra toujours un degré de chaleur à peu près égal. En été, on aura soin d'ouvrir plusieurs fois par jour, et surtout le matin, les fenêtres de l'appartement; car c'est le temps de la journée pendant lequel l'air est le plus pur et le plus salubre. On devra pendant cet intervalle tenir les rideaux du lit fermés, de crainte que l'impression d'un air trop frais ne soit nuisible à l'accouchée en supprimant la transpiration; dans tout autre temps, ils doivent rester ouverts, afin que les exhalaisons qui s'échappent de son lit, ayant la faculté de s'étendre, perdent de leur activité.

L'hiver on entretiendra continuellement dans la cheminée de son appartement un feu de bois, qui est préférable à celui fait avec le charbon. Outre que ce moyen a l'avantage de corriger la température de l'air, il a encore celui de le renouveler.

On doit tenir la chambre et le lit très-propres, et enlever sur-le-champ tout ce qui pourait donner de l'odeur. On n'y laissera pas de fleurs, surtout celles qui sont très-odorantes; car on a des exemples que l'odeur de la rose, du jasmin, a produit des accès d'hystérie, même aux femmes habituées dans d'autres temps à ces mêmes odeurs.

La nuit, l'appartement sera modérément éclairé : une lumière trop vive fatigue, produit l'insomnie, de la céphalalgie, etc.

CHAPITRE III.

Ingesta.

Il est bien difficile de prescrire d'une manière générale la nature et la quantité des alimens que l'on doit donner à la nouvelle accouchée; ils varient suivant l'état où elle se trouve, les pertes qu'elle a éprouvées, ses habitudes, etc. Cependant on peut communément, abstraction faite de tout accident, permettre, le premier jour, du bouillon, quelques potages au riz, au vermicelle : mais il faut que la femme le demande; il ne faut pas la forcer à manger, si elle n'en ressent pas le désir. On doit bien se garder de permettre ces substances échauffantes et stimulantes encore si en usage dans certains pays, surtout parmi les personnes du peuple. Le vin chauffé avec de la cannelle, le café, les liqueurs alcoholiques, donnés sous le prétexte de ranimer les forces, accélèrent la circulation, augmentent l'état d'éréthisme, et produisent souvent des pertes plus ou moins graves, des péritonites, etc.

Si l'appétit de la femme se soutient, on peut ajouter à sa nourriture quelques œufs frais. Lorsqu'elle nourrit, son régime doit être moins

sévère. Celle qui ne peut pas remplir ce devoir, qui lui est imposé par la nature, a plus de précautions à prendre.

Le troisième ou quatrième jour, quand la fièvre de lait se déclare, il est prudent de tenir la nouvelle accouchée à la diète, surtout si la fièvre est un peu forte, et de ne lui accorder qu'un peu de bouillon, afin de ne point gêner la marche de la nature, et appeler sur d'autres organes une irritation qui la troublerait dans ses fonctions. Cette révolution laiteuse une fois terminée, la nourriture doit être un peu plus substantielle. On permettra des légumes bien cuits et bien préparés, quelques viandes rôties de facile digestion, ou un peu de poisson également facile à digérer.

Quant aux boissons, une tisane faite avec le chiendent, l'orge ou la racine de réglisse, selon le goût de l'accouchée, sera celle qui devra être employée. On pourra également donner les sirops de guimauve, d'orgeat, etc., mêlés avec une suffisante quantité d'eau. Une infusion de fleurs de tilleul et de fleurs d'oranger conviendra surtout aux femmes nerveuses. La quantité de ces boissons sera réglée d'après leur désir et leur soif.

Les médicamens connus sous le noms de *sudorifiques*, d'*antilaiteux*, ces derniers sourtout, qui sont les remèdes de prédilection des gardes, et dont elles croient l'utilité si grande, produisent souvent des accidens qu'on est loin de leur attribuer, et par conséquent ne doivent pas être employés.

Les purgatifs, que l'on donne encore fort souvent à la fin des couches, sont la plupart du temps peu nécessaires, et plus nuisibles qu'utiles. Il n'est jamais indifférent de les employer sans besoin; c'est au médecin à fixer les cas où leur administration est indiquée.

CHAPITRE IV.

Excreta.

Les évacuations qui s'opèrent chez la nouvelle accouchée peuvent être divisées en celles qui ont lieu pendant tout le cours de la vie, et en celles qui ne se manifestent qu'après l'accouchement. La transpiration et les excrétions alvines, qui appartiennent à la première division, méritent, la première surtout, à cause du trouble que peut occasionner sa suppression, toute l'attention du praticien.

Autant il est utile de favoriser la transpiration et d'écarter tous les moyens qui pouraient en occasionner la répercussion, autant il serait dangereux de provoquer de fortes sueurs en accablant, pour ainsi dire, la femme sous le poids des couvertures, ou par des boissons échauffantes et fortement sudorifiques; ce dernier moyen peut s'opposer à l'écoulement des lochies par l'irritation qu'il produit sv d'autres organes. Il suffit d'entretenir la peau dans un état de souplesse, et de favoriser une légère moiteur.

Assez souvent la femme ne va pas à la selle pendant les premiers jours; mais si toutes les autres fonctions se font bien, qu'elle n'éprouve aucune incommodité, il ne faut pas s'en inquiéter. Si, au contraire, elle se plaignait d'une chaleur intérieure, on lui administrerait quelques lavemens émolliens. Les lavemens purgatifs et irritans ne doivent jamais être employés; ils peuvent occasionner une phlegmasie, la suppression des lochies, etc.

Les évacuations dépendantes de l'accouchement sont, les lochies et le résultat de la sécrétion laiteuse.

Aussitôt que l'accouchement est terminé, il se fait par la vulve, comme je l'ai déjà dit, un écoulement sanguin abondant, qui diminue ensuite, et qui a reçu le nom de *lochies sanguines.* Cette excrétion, variable pour la durée, cesse ordinairement au bout de vingt-quatre ou trente-six heures, et est remplacée par une sérosité rous-

sâtre qui se supprime assez souvent au moment où la fièvre de lait s'établit, pour reparaître ensuite sous la forme d'un écoulement plus épais, blanchâtre, comme purulent, et désigné sous le nom de *lochies puriformes*. La durée de ces dernières est ordinairement de quinze à trente jours, et quelquefois plus.

La suppression de cet écoulement, par une cause accidentelle, est toujours accompagnée de désordres plus ou moins graves : c'est donc une évacuation qu'il faut respecter, si on ne veut pas mettre en danger les jours de la femme. Ainsi on la garantira de l'impression du froid pendant toute leur durée, et surtout des variations brusques de l'atmosphère. Il faut s'abstenir aussi de toute application astringente sur l'abdomen, ou des injections de même nature dans le vagin, surtout dans les premiers temps.

Le calme dont avait joui la femme depuis l'accouchement est interrompu vers le deuxième ou troisième jour, époque à laquelle le travail de la lactation s'opère ; elle éprouve alors de la céphalalgie, de la soif; le pouls devient plus fort, plus fréquent; le visage se colore, et la fièvre survient. Les seins ne tardent pas à devenir douloureux ; ils se tuméfient, des picotemens s'y font sentir, la respiration est gênée; les lochies diminuent, ou même se suppriment entièrement, et une sueur plus ou moins abondante survient. Ces divers phénomènes, après avoir duré quelque temps, disparaissent, et la tranquillité renaît.

Ces symptômes sont moins apparens, et quelquefois même très-peu marqués chez celles qui, remplissant les devoirs de mère, prennent le doux soin d'allaiter leur enfant; et on a remarqué que, lorsqu'elles lui donnent le sein de bonne heure, la fièvre de lait était moins forte, et tous les phénomènes qui accompagnent cette révolution moins sensibles. Il est donc avantageux de faire téter l'enfant peu de temps après sa naissance, et de lui présenter le mamelon à plusieurs reprises, quelques heures après l'accouchement. Lorsque, par une cause quelconque, la mère ne pourra allaiter son enfant, il faut redoubler de précautions pour prévenir les nombreuses affec-

tions qui la menacent; c'est alors surtout que l'on évitera avec le plus grand soin l'impression trop froide de l'atmosphère et ses vicissitudes. On favorisera le dégorgement des mamelles en y produisant une douce chaleur à l'aide de linges modérément chauds; on entretiendra les évacuations naturelles; enfin on ne négligera aucun moyen dont l'utilité est reconnue en pareil cas.

Si l'on avait à craindre que le cerveau, le poumon, ou tout autre organe important ne devînt le siége d'une congestion sanguine, une saignée devrait être pratiquée.

CHAPITRE V.

Gesta.

Après la délivrance, la femme, accablée par les douleurs et les fatigues qu'elle vient d'éprouver, ressent le besoin de se livrer à un sommeil réparateur. Il faut donc, dès qu'on l'aura changée de lit, et qu'on lui aura administré tous les soins convenables à son état, la laisser reposer tranquillement pendant quelques heures, éloigner d'elle tout ce qui pourrait troubler ce repos si salutaire, s'abstenir de faire le moindre bruit dans sa chambre, interdire toutes visites, et ne laisser auprès d'elle que les personnes chargées de lui donner des soins.

Il est inutile, si l'on ne craint pas une perte, de l'astreindre à rester couchée sur le dos pendant vingt-quatre heures : cette position devient extrêmement gênante, et la tourmente beaucoup; elle pourra se tourner à volonté de l'un et de l'autre côté, et prendre la position qui lui plaira le plus.

Les femmes aisées gardent souvent le lit pendant douze ou quinze jours, tandis que les femmes du peuple se lèvent et prennent soin de leur ménage le lendemain de leur délivrance. Ces extrêmes sont également nuisibles : il faut, quelle que soit la condition de l'accouchée, qu'elle se lève au moins dès que la révolution laiteuse est terminée;

elle restera levée une heure, une heure et demie, plus ou moins, suivant que l'état de ses forces le lui permettra. On profitera de cet intervalle pour faire son lit. Peu à peu elle augmentera le temps qu'elle reste levée, et finira par le faire comme dans l'état de santé,

Elle devra se garder, pendant les premiers jours qu'elle sort du lit, de marcher, de se tenir long-temps sur les pieds, ainsi que de tout exercice qui demande quelque effort, car le prolapsus de l'utérus et autres accidens peuvent en être la suite.

L'époque de la première sortie ne peut être précisée; elle se rattache à une foule de circonstances, et dépend de la saison et du rétablissement plus ou moins prompt des forces. En général, la femme doit attendre que l'écoulement des lochies soit passé, choisir un temps doux, et avoir soin de bien se couvrir, pour éviter l'action trop vive de l'air extérieur.

L'acte religieux auquel la nouvelle accouchée consacre ordinairement cette première sortie est très-louable, et je suis bien loin d'en blâmer l'usage; mais, en général, cette cérémonie, connue sous le nom de *relevailles*, se fait beaucoup trop tôt, et les femmes devraient en reculer l'époque jusqu'à leur parfait rétablissement; car l'air que l'on respire dans les églises étant d'ordinaire froid et humide, la suppression des lochies, des rhumatismes, etc., frappent souvent celles qui se montrent trop empressées de satisfaire à ce devoir religieux.

CHAPITRE VI.

Percepta.

Si l'on doit écarter avec soin toutes les causes qui, par leurs qualités physiques, peu en rapport avec l'état de la nouvelle accouchée, peuvent lui devenir nuisibles, on ne doit pas avec moins de soin porter son attention sur celles qui peuvent vivement affecter le moral.

En effet, la sensibilité étant exaltée chez elle, des causes légères en apparence peuvent l'émouvoir au point de produire des accidens graves. La joie, la douleur, la crainte, lorsqu'elles sont excessives, et surtout le passage rapide d'une affection de l'âme à une autre de nature opposée, peuvent produire un spasme subit qui frappe de mort. L'histoire nous en fournit plusieurs exemples. Sophocle mourut de plaisir en recevant une couronne à laquelle il était bien éloigné de prétendre. Le médecin *Fernel* périt promptement du chagrin d'avoir perdu son épouse. Le pape Clément VII périt de même à l'occasion d'une lettre vive que lui avait adressée l'université de Paris. On connaît l'histoire de ces deux femmes qui, voyant revenir de la fameuse bataille donnée près du lac de Trasimène, où l'armée romaine fut taillée en pièces, leurs fils qu'elles croyaient morts, passèrent brusquement de la douleur la plus vive à une joie excessive, et périrent sur-le-champ. Qui doutera d'après cela des précautions que l'on doit prendre pour écarter de la nouvelle accouchée toutes les causes qui peuvent vivement en affecter le moral, puisqu'elles produisent des effets si terribles chez des personnes en santé? Lorsque ce passage se fait successivement et par degrés, il trouble et déconcerte moins les mouvemens, et n'est pas aussi dangereux. Les affections douces et paisibles, dit *Tourtelle*, sont les plus utiles; quand elles ont lieu, toutes les fonctions s'exercent avec facilité et avec un sentiment de plaisir; le visage se colore et devient vermeil, les yeux acquièrent de la vivacité, tous les traits s'épanouissent et annoncent l'heureux état de l'âme. Il n'en est pas de même dans les passions excessives : on ressent à l'épigastre un resserrement plus ou moins grand, effet de la concentration des forces; les traits de la figure se décomposent, et peignent l'état pénible de l'âme.

L'accouchement n'est pas plus tôt terminé, que, jouissant déjà du bonheur d'être mère, la femme demande avec instance à voir l'objet de sa tendresse. On ne peut guère se refuser à satisfaire un désir aussi naturel; mais si l'enfant présente quelques difformités, on doit bien se garder de les faire savoir à la mère; il faut les lui laisser

ignorer avec soin dans ce premier moment, en se réservant de le lui apprendre plus tard, lorsqu'un état de susceptibilité moins grand le permettra sans danger ; et encore faut-il alors alléger sa peine en lui annonçant que ce vice de conformation diminuera avec l'âge.

Lorsque l'enfant est mort, l'embarras devient plus grand, et il n'est guère possible, quelque précaution que l'on prenne, de tromper long-temps une mère, pour qui le moindre soupçon devient une réalité. Il faut alors ne lui apprendre ce malheur qu'avec beaucoup de ménagement, lui faire croire que l'enfant n'aurait jamais été qu'un être faible et valétudinaire, enfin diminuer le plus possible le coup qui doit porter à sa sensibilité une atteinte si profonde.

Toute occupation sérieuse, toute lecture qui par sa nature pourrait exalter sa susceptibilité, devront être interdites.

La mort d'un parent, d'une amie, ou de quelqu'un qui lui était cher, lui sera soigneusement cachée. Si elle a des craintes sur son état, on s'efforcera de la rassurer, de lui en faire connaître le peu de fondement, en supposant même qu'elles en aient. C'est pourquoi le médecin ne devra l'aborder qu'avec une apparence de gaîté si propre à la rassurer, surtout quand elle est persuadée qu'il s'intéresse à elle. On devra écarter, surtout les premiers jours, les visites nombreuses qui la fatiguent, et parmi lesquelles se trouvent souvent des personnes dont le zèle indiscret lui apprend sans ménagement des choses qui peuvent vivement l'affecter. Les nouvelles, même les plus agréables, ne doivent lui être annoncées qu'avec circonspection.

Quand, pour une cause quelconque, la femme confie le soin de son enfant à une nourrice, le moment du départ est souvent un sujet de douleur ; elle ne se résout qu'avec peine à une séparation qui va la priver de l'objet de son amour ; il faut alors la consoler, ne pas la laisser seule, et ramener insensiblement son esprit sur des objets qui l'affectent agréablement. Toute irritation portée sur les organes de la génération y entretient un état de fluxion, et prolonge

la durée des lochies. La femme ne devra donc se livrer a l'acte de la reproduction que lorsqu'elles auront entièrement cessé.

Ici se termine ce que j'avais à dire sur les moyens de prévenir les nombreuses affections qui entourent la femme à l'époque de ses couches. Mon dessein n'a point été de présenter un tableau exact et minutieux de toutes les causes qui peuvent les produire : les bornes que je me suis prescrites ne me l'ont point permis. J'ai cherché seulement à rassembler celles dont la fréquence est constatée par l'expérience : heureux si j'ai pu atteindre le but que je me suis proposé, et me concilier par là l'indulgence de mes lecteurs !

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior alterum obscurat. *Sect.* 2, *aph.* 46.

II.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

III.

Mulieri in utero gerenti si alvus multùm fluxerit, periculum ne abortiat. *Ibid.*, *aph.* 34.

IV.

Mulieri menstrua si velis cohibere, cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid.*, *aph.* 50.

V.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero morbi fiunt. *Ibid.*, *aph.* 57.